

LA NAVETTE

Comédie en un acte

d'Henry Becque

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase, le 15 novembre 1878.
Retraitement de Libre Théâtre à partir des Œuvres complètes, tome 3. 1924-1926.
Source : Gallica <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k209967c>

PERSONNAGES

Arthur
Alfred
Armand
Antonia
Adèle

La scène se passe à Paris, de nos jours.

Le théâtre représente un salon élégant. Au fond, porte deux battants ; deux autres portes, à un seul battant, l'une à gauche, au premier plan, l'autre à droite, au second plan. À droite, au premier plan, en scène, un canapé. En scène également, à gauche, même plan, une table et ce qu'il faut pour écrire. Meubles divers.

Scène I

ANTONIA, ALFRED.

Ils sont assis à une table de jeu qui occupe le milieu de la scène.

ANTONIA

Quarante de bésigue. Vous entendez. Je marque quarante de bésigue. Prenez une carte. Prenez donc une carte. Jouez, n'est-ce pas, ou allez-vous-en.

ALFRED,

jetant ses cartes.

Vous avez raison, Antonia, je m'en vais. *(Il se lève et va prendre sa canne et son chapeau ; revenant près d'Antonia qui s'est levée à son tour.)* Antonia ?

ANTONIA,

passant devant lui et se dirigeant vers la porte de gauche.

Au revoir, mon ami.

ALFRED

Où allez-vous ?

ANTONIA

Vous le voyez, je passe dans ma chambre à coucher.

ALFRED

Attendez, que diable, je vais partir.

ANTONIA,

s'arrêtant.

Partez.

ALFRED

après un mouvement de mauvaise humeur, dépose sa canne et son chapeau sur la table de jeu et se rapproche d'Antonia.

Je ne vous comprends pas, ma chère Antonia. J'arrive, vous me faites une scène ; la scène m'impatiente, vous me mettez au bésigue ; le bésigue m'ennuie, vous me renvoyez.

ANTONIA

C'est votre faute. Pourquoi êtes-vous venu si tard, quand je ne vous attendais plus ?

ALFRED

Il me semble, ma chère Antonia, que j'ai bien le droit de venir ici à l'heure qui me plaît.

ANTONIA

Le droit ! Le droit ! Vous ne parlez jamais que de votre droit ! Je ne me suis pas engagée avec vous à ne voir personne et à n'aller nulle part.

ALFRED

Voyez comme vous êtes. Vous me priez de passer chez votre couturière, je suis bon enfant, j'y passe, je vous rapporte sa facture acquittée ; à peine m'avez-vous remercié du bout des lèvres.

ANTONIA

Je m'en moque bien, d'une note de plus ou de moins.

ALFRED

Remarquez que cette galanterie de ma part a été toute volontaire ; je n'y étais pas tenu par nos petits arrangements.

ANTONIA

Nos petits arrangements ! Vous m'en parlez assez, de nos petits arrangements, pour que je ne les oublie pas ! Je me révolte à la fin. Monsieur se lève tard ! Monsieur déjeune avec ses amis ! Il va à la Bourse, à son Cercle, à l'Hôtel des Ventes, il va partout, Monsieur, pendant que moi, sa maîtresse, je suis là, à faire des patiences en l'attendant. Vous êtes-vous occupé au moins de mon affaire ?

ALFRED

Quelle affaire ?

ANTONIA

Ne deviez-vous pas consulter une Compagnie d'assurances... pour ce méchant viager que vous me promettez depuis si longtemps?

ALFRED

J'ai été chez votre couturière...

ANTONIA

Ce n'est pas assez. Il fallait aller aussi aux assurances. Partez-vous ?

ALFRED

Je partirai quand je voudrai.

ANTONIA

Restez alors.

Elle le quitte et entre à gauche.

Scène II

ALFRED

J'ai fait une bêtise !... J'ai fait une grande bêtise !... Autrefois mes relations avec Antonia étaient charmantes... Antonia avait un protecteur qui nous gênait bien un peu, mais cependant c'étaient des relations charmantes... J'ai voulu être le protecteur à mon tour. Pourquoi ?... Eh ! pourquoi ? Il y avait là une question de dignité qui se comprend. On se fatigue à la longue de ces ménages à trois, qui exigeraient de la part de la femme des précautions infinies, une délicatesse excessive... qu'elle n'a pas toujours. Ensuite, je désirais, par amitié pour Antonia, lui créer une situation exceptionnelle. entre la bonne et la mauvaise société... plus près de la bonne, autant que possible. Ainsi, Antonia et sa mère ne se voyaient plus depuis longtemps, ma première pensée a été de les réconcilier. Antonia et sa mère ne peuvent pas rester cinq minutes ensemble sans se prendre aux cheveux, mais c'est une compagnie pour cette enfant. Je rends justice à Antonia. Elle apprécie sérieusement le côté honorable de ma conduite avec elle ; mais les sacrifices pécuniaires que je m'impose ne lui suffisent pas. Elle est exigeante. Un jour ceci, un autre jour cela. Elle ne m'exploite pas, non, la pauvre enfant est incapable de m'exploiter. Elle me... elle me carotte, voilà le mot, elle me carotte. Eh bien ! je n'aime pas ça, c'est embêtant. Je sais bien qu'elle a raison après tout. Elle avait une position qu'elle a abandonnée pour moi. Elle est jeune, jolie, fidèle ; oh ! fidèle, elle l'est bien certainement. Elle me disait encore hier, en me rappelant le temps où je n'étais pas seul : Pour rien au monde, pour rien au monde, je ne recommencerais une existence pareille.
Antonia rentre ; Arthur paraît derrière elle, en lui tenant la taille ; elle referme la porte sur lui.

Scène III

ALFRED, ANTONIA

ANTONIA

Comment ! Je vous quitte, vous voyez que j'ai assez de vous aujourd'hui, et je vous retrouve !

ALFRED

Vous ne pensiez pas que je partirais sans vous dire adieu. Expliquez-moi, Antonia, cette persistance que vous mettez à me renvoyer et dont je ne suis pas dupe. Vous allez sortir ?

ANTONIA

Je ne sors pas.

ALFRED

Vous attendez quelqu'un alors ?

ANTONIA

Je n'attends personne. Il ne vous manque plus que de me soupçonner et de me faire une scène de jalousie. Prenez votre chapeau, mon ami, donnez-moi la main et allez-vous-en, nous nous dirions encore des choses désagréables, c'est inutile.

ALFRED,

obéissant machinalement.

Quand vous verrai-je ?

ANTONIA

Quand vous voudrez. *(Il gagne la porte du fond, Antonia remonte avec lui; il hésite encore un instant et sort.)* Enfin ! Le voilà parti ! *(Descendant la scène.)* J'ai été folle de ce garçon-là et maintenant je ne peux plus le voir en face. Comme les hommes changent *(Allant à la porte de gauche et l'ouvrant.)* Arthur ! Arthur !

Scène IV

ANTONIA, ARTHUR.

ARTHUR,

à part, après plusieurs signes de fatigue et de mécontentement.

Cette situation ne peut pas durer plus longtemps.

ANTONIA

Sois gentil, mon Arthur, range cette table, serre ces cartes, que je ne les voie plus ! Allons !

ARTHUR,

obéissant machinalement, à part

Je fais le ménage... le ménage de l'autre.

Il ferme la table de jeu et la remet à sa place, près de la porte du fond, à droite.

ANTONIA

Viens près de moi maintenant. À quoi penses-tu là ?

ARTHUR

Je pense à nous... à nous trois.

ANTONIA

Le sujet n'est pas plaisant, mon ami.

ARTHUR

Je trouve aussi qu'il n'est pas plaisant. Si c'est ce que tu appelles passer la journée ensemble, moi là, toi ici... avec l'autre.

ANTONIA

L'autre ! l'autre ! Plains-toi, je te le conseille.

ARTHUR

Qu'est-ce que tu veux dire ?

ANTONIA

Rien. Je me comprends. Approchez, vilaine bête, vous ne méritez pas toute la peine qu'on prend pour vous. Quelle figure faites-vous à votre amie ? Une risette... tout de suite... mieux que cela... à la bonne heure.

ARTHUR

Tu m'aimes, Antonia ?

ANTONIA

Oui, je t'aime. Si je ne t'aimais pas, pourquoi te garderais-je ? Ce n'est pas pour ce que tu me donnes, n'est-ce pas ?

ARTHUR

J'attendais ce reproche.

ANTONIA

Je ne te fais pas de reproche, mon ami ; tu n'as pas le sou, ce n'est pas ta faute.

ARTHUR

Je n'ai pas le sou.

ANTONIA

On sait bien que les jeunes gens ne roulent pas sur l'or ; mais j'en ai vu bien peu d'aussi panés que toi.

ARTHUR

Pané ! Je suis pané ! (*À part.*) Cette situation ne peut pas durer plus longtemps. Antonia ?

ANTONIA

Mon ami ?

ARTHUR

Qui sait, Antonia, je pourrais me réveiller demain avec de la fortune.

ANTONIA

Je ne dis pas non. Il faut si peu de chose aujourd'hui pour faire fortune ; un coup de chien sur le Mobilier espagnol,

ARTHUR

Une succession suffirait.

ANTONIA

Oh ! les successions, on les attend toujours bien longtemps.

ARTHUR

Elles viennent cependant... tard, beaucoup trop tard..., mais elles viennent. Que penserais-tu d'une succession qui m'arriverait subitement, et où il y aurait pour deux personnes ? Que ferions-nous ?

ANTONIA

Ça dépendrait de toi.

ARTHUR

De moi seulement ?

ANTONIA

Qu'est-ce que tu me demandes ? Qu'est-ce que tu veux savoir ? Oui, enfant, oui, si tu pouvais me donner tout ce qu'il me faut, je te sacrifierais bien vite ma position.

ARTHUR

Est-ce bien vrai ? Me sacrifierais-tu ta position ?

ANTONIA

À la minute.

ARTHUR

Ça se dit.

ANTONIA

Ça se fait aussi. Je ne rognonne pas, moi, Arthur, mais je ne suis pas toujours à la noce. Je voudrais bien vivre librement, à ton bras, toutes voiles dehors, sans cette tyrannie perpétuelle de l'autre, comme tu dis, qui est dans son droit après tout, et que je ne peux pas m'empêcher de plaindre ni d'estimer. Cent fois, mon ami, j'ai été au moment de le renvoyer. Je ne le fais pas, c'est pour toi, uniquement pour toi. Je me dis : Arthur n'est pas riche, mais il a besoin d'un peu de richesse autour de lui ; il aime mon luxe, il profite de mon confortable. Tu ne me comprends peut-être pas, Arthur, il n'y a que les femmes pour avoir de ces délicatesses-là.

ARTHUR,

à part.

Cette situation ne peut pas durer plus longtemps.

ANTONIA

Nous parlons là, mon ami, pour ne rien dire.

ARTHUR

Je m'aperçois, Antonia, que tu n'es pas heureuse, tu ne peux pas être heureuse, et de mon côté, crois-le bien, je souffre beaucoup aussi.

ANTONIA

Bah !

ARTHUR

Il faut que je ferme les yeux sur bien des choses...

ANTONIA

Lesquelles ?

ARTHUR

Comment, lesquelles ? Mais, Antonia, quand on aime une femme, il n'est pas très agréable... ça d'abord n'est pas très agréable. Je ne me réjouis pas non plus de me tenir là, dans cette chambre...

ANTONIA

Qu'est-ce que c'est que deux ou trois heures que tu emploierais peut-être beaucoup plus mal ?

ARTHUR

Il ne s'agit pas du temps il s'agit de ma dignité, si tu veux le savoir.

ANTONIA

Ta dignité, mon ami, est-ce qu'elle te préoccupe beaucoup ?

ARTHUR

Prenez garde, Antonia, prenez garde. Il y a comme un parti pris de votre part de traiter ma dignité fort légèrement. Vous m'aimez, oui, vous me le dites et je vous crois, mais vous ne me considérez pas assez.

ANTONIA

Gros bête !

ARTHUR

Non, vous ne me considérez pas assez. Celui que vous considérez, ce n'est pas moi, c'est l'autre.

ANTONIA

Eh bien, mon ami, il faut bien qu'il ait quelque chose pour lui.

ARTHUR,

brusquement.

Adieu, Antonia.

ANTONIA,

surprise.

Adieu ?

ARTHUR

Cette situation ne peut pas durer plus longtemps

ANTONIA

Pourquoi ?

ARTHUR

D'abord elle te révolte

ANTONIA

Je n'ai pas dit cela.

ARTHUR

Ensuite elle m'humilie.

ANTONIA

C'est bien tard.

ARTHUR

Il faut maintenant que je sois seul ou que je ne sois plus.

ANTONIA

Est-ce un sacrifice que tu me demandes ?

ARTHUR

Oui et non. Adieu, Antonia.

ANTONIA

C'est bien. Comme tu voudras. Adieu, mon ami.

ARTHUR

Adieu, Antonia. Il faut que je sois seul ou que je ne sois plus.

Il sort vivement.

Scène V

ANTONIA, PUIS ADÈLE

ANTONIA

Il part ! Il me quitte ! Sans préparations, sans motifs, sans regrets ! Quand j'étais si heureuse avec lui et que je ne l'ai jamais plus aimé ! À quel propos ? Cette situation ne date pas d'hier, nous en avons ri ensemble plus d'une fois. Il avait quelque chose, bien certainement, qu'il ne m'a pas dit. Ah ! Arthur ! Arthur ! On ne se conduit pas ainsi avec une femme. Si elle fait mal, on la reprend ; si elle recommence, on la frappe ; mais on ne l'abandonne pas. Un garçon si bien, si aimable, plein d'esprit, plein d'esprit ! Je ne m'ennuyais pas une minute avec ce monstre-là !

ADÈLE,

entrant par la porte de droite.

Voici deux lettres pour Madame ; une que j'ai peut-être eu tort de prendre, et l'autre qu'un commissionnaire vient d'apporter.

ANTONIA

Mets ces lettres dans ta poche, je les lirai la semaine prochaine.

ADÈLE

Le commissionnaire est là. Madame ; il attend une réponse. Il m'a dit : De la part de M. Delaunay.

ANTONIA,

surprise.

D'Arthur ! (*Elle prend la lettre, l'ouvre et lit.*) « Chère Antonia, mon oncle est mort, je ne veux pas tarder plus longtemps à t'apprendre cette heureuse nouvelle. Sa succession, dont il ne faut pas t'exagérer l'importance, me permet cependant de devenir sérieux avec une femme. Si tu m'aimes comme je t'aime, il sera bien facile de nous entendre. Ce que l'autre faisait, je le ferai, ni plus ni moins. J'attends. » Cher Arthur ! Adèle, dis au commissionnaire qu'il embrasse ce monsieur pour moi ! Qu'il vienne ! Qu'il vienne immédiatement !

ADÈLE

Bien, Madame. (*À part.*) Je vais toujours mettre la lettre du petit sur cette table, madame l'ouvrira en la voyant.

Elle sort.

ANTONIA

Quelle surprise ! Je disais bien aussi qu'il avait quelque chose. Il était sérieux et embarrassé. Embarrassé, pourquoi ? Qu'est-ce qui l'empêchait de parler plutôt que d'écrire ? On ne blesse jamais une femme en lui proposant... Elle est bête, sa lettre, mais je lui pardonne. Il ne sait pas. Il n'a pas l'habitude. (*Allant à la table de gauche.*) Vite ! Vite ! Le congé maintenant ! Je veux qu'Arthur, quand il va venir, me trouve déjà dégagée. Un congé de la bonne encre ! Pas de phrases ? Quelques épithètes seulement, il comprendra. (*Écrivant.*) « Imbécile ! Butor ! Dépensier pour lui et avare pour les autres ! Moraliste de carton ! Cornard ! » (*S'arrêtant.*) Faut-il le mettre ? Tant pis, je le mets « Cornard ! » C'est assez. Il ne mérite pas que je lui en écrive davantage. L'enveloppe maintenant. (*Apercevant la lettre laissée par Adèle.*) Une lettre, je la lirai tout à l'heure. (*Écrivant l'adresse.*) « M. Alfred Letourneur. Personnelle et urgente. » C'est fait. (*Prenant la lettre laissée par Adèle.*) Qu'est-ce qu'elle dit, celle-là ? Tiens, des vers !

Le mari qui surveille
Et l'amant qui se plaint ;
Le galant de la veille,
Celui du lendemain,

Dans leur mensonge infâme,
Ne trouvent qu'un seul mot
À crier à la femme
Sois fidèle, il le faut.

Mais rien ne vaut sur terre
Fantaisie éphémère
Et caprice d'un jour.

Entends la voix, ma belle,
Qui te dit sois fidèle,
Sois fidèle à l'amour.

Ils sont jolis, ces vers, très jolis ! Ils se comprennent ! L'auteur s'appelle ? Armand fé. fé. Félix ; non, pas Félix... Armand fecit. Fecit, c'est son nom de famille.

ADÈLE,

rentrant.

M. Arthur, Madame.

ANTONIA

Qu'il entre ! (*Prenant la lettre qu'elle a écrite.*) Adèle, porte cette lettre et qu'on ne nous dérange plus.

Scène VI

ANTONIA, ARTHUR, PUIS ADÈLE

ANTONIA

Cher Arthur !

ARTHUR

Chère Antonia !

ANTONIA

Comme tu me tiens !

ARTHUR

Comme tu me mènes ! Ma proposition te satisfait ?

ANTONIA

Elle m'enchanté.

ARTHUR

Que tu es bonne de l'accepter !

ANTONIA

Que tu es généreux de me l'offrir !

ARTHUR

Ne me remercie pas, Antonia. Aimons-nous, avec dignité, avec loyauté, avec sérénité, je ne regretterai pas mon argent.

ANTONIA

Ton argent, mon ami, celui de ton oncle. Si tu veux, notre première sortie sera pour ton oncle. Nous allons aller au cimetière, à pied, bras dessus bras dessous, comme deux nouveaux mariés, et nous déposerons sur sa tombe une couronne, avec cette inscription... (*S'interrompant.*) Comment s'appelait-il, ton oncle ?

ARTHUR

Robinet.

ANTONIA

Avec cette inscription : à Robinet, son neveu et sa nièce ! Nous mettrons : et sa nièce, je t'en prie.

ARTHUR

Soit ! Nous mettrons : et sa nièce. Ainsi, Antonia, tu ne regrettes pas ce que tu perds ?

ANTONIA

Je ne vois que ce que je retrouve.

ARTHUR

Ton parti est pris ?

ANTONIA

Mieux que cela. La chose est faite.

ARTHUR

Je suis ici chez moi ?

ANTONIA

Oui, mon ami, tu es ici chez toi.

ARTHUR,

il lui prend la main et la conduit au canapé.

Antonia, viens un peu, assieds-toi et causons. Causons comme deux amis, unis par leur affection avant tout, et sans que celui qui reçoit, mon Dieu, soit l'esclave de celui qui donne. Cependant tu dois comprendre, ma chère Antonia, qu'en me créant des engagements assez onéreux, j'ai entendu aussi me créer quelques droits.

ANTONIA,

en appuyant sur le mot.

Naturellement !

ARTHUR

Pourquoi me regardes-tu ?

ANTONIA

Est-ce que je ne peux plus te regarder maintenant ?

ARTHUR

Si je te parle des sacrifices pécuniaires auxquels je me suis décidé, ce n'est pas que je les regrette.

ANTONIA

Il serait bien tôt, mon ami.

ARTHUR

Ne m'interromps pas. Je compte seulement qu'ils me réussiront mieux qu'à ce pauvre garçon auquel je me substitue. Tu te conduisais avec lui... indignement, il n'y a pas d'autre mot. J'ai trouvé ça très drôle, je le reconnais, mais aujourd'hui où je prends sa place, si un autre devait prendre la mienne, ah! je ne trouverais plus ça drôle du tout.

ANTONIA

Lève-toi. Tourne un peu. Tourne donc. Qu'est-ce que c'est que cette toilette?

ARTHUR

Elle est bien, n'est-ce pas ? Distinguée et sérieuse. Elle m'avantage ?

ANTONIA

Elle t'engraisse. Tu n'es pas aussi gros que ça d'habitude.

ARTHUR

M'écoutes-tu ?

ANTONIA

Je t'écoute.

ARTHUR,

après s'être assis.

Dans notre nouvelle existence... je tiens à établir une démarcation complète entre celle qui commence et celle qui finit... dans notre nouvelle existence...

ANTONIA

Approche. Baisse la tête. Un cheveu blanc !

Elle l'arrache.

ARTHUR

Dans notre nouvelle existence.

ANTONIA

Déjà des cheveux blancs, comme tu dégringoles !

ARTHUR

Dans notre nouvelle existence.

ANTONIA

Sais-tu que cette succession ne vient pas mal, s'il te pousse déjà des cheveux blancs.

ARTHUR,

impatiente, se croisant les bras

Antonia !

ANTONIA

Je t'écoute, mon ami, je t'écoute.

ARTHUR

Dans notre nouvelle existence, je serai très difficile, je t'en préviens, pour tes relations, pour tes plaisirs, et même pour tes lectures. Ainsi, quand *l'Assommoir* a paru, je te l'ai apporté, je ne te le permettrais pas aujourd'hui. Nous n'irons plus aux Variétés voir Judic quatre et cinq fois dans la même pièce. Non. Quand je te conduirai quelque part, je te conduirai aux Français ou à l'Opéra-Comique.

ANTONIA

Ça me va, ça me va très bien. Mais toi, mon ami, seras-tu assez fort pour t'intéresser à des choses supérieures ?

ARTHUR

Qu'est-ce que tu dis ?

ANTONIA

Je dis : seras-tu assez fort ? Tu es gai, tu aimes à rire, tu comprends très bien une pièce du Palais-Royal, mais les choses supérieures !

ARTHUR

Je continue, n'est-ce pas ?

ANTONIA

Continue. Il me semble que tu ne seras pas assez fort.

ARTHUR

Je désire que tu me remettes une liste de toutes tes amies où se trouvera inscrit leur nom d'abord, leur domicile... leur profession, quand elles en auront une. Sans profession, je comprendrai ce que ça veut dire. Tes amies, Antonia, celles que je connais, sont de jolies filles certainement, mais un peu toc.

ANTONIA

Que veux-tu ? Je ne peux pourtant pas frayer avec des marquises. Présente-moi dans ta famille, alors !

ARTHUR

N'exagérons rien. Je suis bien sûr qu'en vivant tranquillement, tu pourras trouver quelques bonnes relations ; voir des femmes convenables..., des femmes séparées de leurs maris, par exemple... Il y en a.

ANTONIA

Oui, il y en a quelques-unes.

ARTHUR

Il y en a beaucoup... beaucoup. (*Avec componction.*) Je vais toucher maintenant un point plus délicat que les autres... Et ta mère ?

ANTONIA

Eh bien ! quoi ? Ma mère !

ARTHUR

Vous ne vous voyez toujours pas?

ANTONIA

Non, mon ami, non, ça nous arrange mieux l'une et l'autre.

ARTHUR

Je te prie, Antonia, pas plus tard que demain, de faire une visite à la vieille Mme Crochard et de te réconcilier avec elle. Il n'y a pas de meilleure société pour une femme que celle de sa mère.

ANTONIA,

bâillant.

Est-ce tout?

ARTHUR

Oui, c'est tout, pour le moment du moins. Quand il me viendra d'autres choses, je te les dirai. (*Elle va pour se lever; il la retient.*) Est-ce que je me suis bien fait comprendre, Antonia ? En deux mots, qu'est-ce que j'ai voulu ? J'ai voulu d'abord donner à notre liaison un caractère honorable qui lui avait manqué jusqu'ici. J'ai voulu ensuite apporter dans ton existence quelques notions d'ordre, de délicatesse et de moralité.

ANTONIA,

se levant.

Ah il est raseur. C'est un raseur (*Allant s'asseoir près de la table.*) Dites-moi, mon ami, vous m'aviez parlé quelquefois de vos parents, mais jamais de cet oncle à héritage ; voilà longtemps que vous l'avez perdu ?

ARTHUR,

embarrassé.

Longtemps, non. Depuis cinq, six mois.

ANTONIA

Ah ! depuis cinq, six mois. Je me souviens en effet d'un deuil que vous avez porté bien légèrement. C'était le sien ?

ARTHUR

C'était le sien.

ANTONIA

Pourquoi ne m'avez-vous pas dit la vérité alors ?

ARTHUR

Veux-tu que je la dise aujourd'hui ? Je prévoyais bien ce qui arrive et que nous nous mettrions ensemble, mais je n'étais pas encore décidé. J'avais peur de m'emballer, là.

ANTONIA,

à part.

Emballer !

ARTHUR

Je suis sincère, tu vois.

ANTONIA

Très sincère ! Emballer ! Qu'est-ce qu'il vous a laissé, votre oncle ?

ARTHUR

Qu'est-ce qu'il m'a laissé, mon oncle ?

ANTONIA

Où, votre oncle... Robinet, qu'est-ce qu'il vous a laissé ?

ARTHUR

Eh ! eh ! Cent cinquante mille francs.

ANTONIA

Mettons deux cent mille, n'est-ce pas ?

ARTHUR,

embarrassé.

Où, ça se montera peut-être à deux cent mille francs.

ANTONIA

Deux cent mille francs ! C'est gentil ! C'est une somme !

ARTHUR

C'est une somme ! C'est une somme, si on l'économise ; autrement on en verrait bientôt la fin.

ANTONIA

Sonnez Adèle, qu'elle m'apporte mes effets.

ARTHUR

Vous sortez ?

ANTONIA

Nous sortons. Nous allons là-bas. C'est bien le moins que vous dépensiez quelques centaines de francs de fleurs et de couronnes pour un homme qui vous a laissé une fortune.

Elle se lève.

ARTHUR

Quelques centaines de francs, comme elle va !

ANTONIA

En revenant du cimetière, nous passerons chez ma modiste ; j'ai un petit compte à régler.

ARTHUR

Ah ! non, Antonia, non, pas de compte.

ANTONIA

Est-ce que je vous demande quelque chose ? Tranquillisez-vous, mon ami, vous ne vous emballerez pas avec moi. Je ne suis pas une femme dépensière ni exigeante, je vous l'ai montré assez longtemps.

ARTHUR,

allant à elle.

Antonia, ce compte de ta modiste, est-il considérable ?

ANTONIA

Considérable

Il s'éloigne.

ARTHUR,

revenant.

Voyons, as-tu quelque fantaisie, un caprice qui ne serait pas positivement ruineux ?

ANTONIA

Je ne désire rien.

ARTHUR

Rien ?

ANTONIA

Rien. Plus tard, nous verrons, quand vous aurez fait des économies.

ARTHUR,

s'éloignant.

Soit ! Plus tard ! Attendons !

ANTONIA,

allant à lui.

Tu connais ça, toi, les Compagnies d'assurances ? Réponds. Les connais-tu, oui ou non ?

ARTHUR

Je les connais comme tout le monde.

ANTONIA

Il paraît que ces Compagnies-là, pour très peu de chose, elles vous constituent un viager.

ARTHUR

Ah ! non, Antonia, non, pas de viager.

ANTONIA

N'en parlons plus. J'y tiens et je n'y tiens pas. Je vis au jour le jour. Cependant ce serait une tranquillité pour vous, si vous veniez à mourir. Je vous ai déjà prié de sonner Adèle.

ARTHUR,

après avoir sonné.

Un mot à propos d'Adèle. Qu'elle quitte ces habitudes de familiarité qu'elle a prises avec moi. Elle m'appelle M. Arthur et quelquefois Arthur tout court. Qu'elle dise monsieur, je suis le monsieur maintenant, qu'elle dise monsieur.

ANTONIA

C'est bien, mon ami.

ADÈLE,

entrant.

Madame m'a sonnée ?

ANTONIA

Oui, donne-moi mon chapeau, une pelisse et des gants, Adèle

ADÈLE

Madame veut-elle aussi sa clef ?

ANTONIA

Ma clef ? Non, c'est inutile. (*Adèle entre à gauche.*) Vous avez une clef de mon appartement.

ARTHUR

Oui.

ANTONIA

Rendez-la-moi.

ARTHUR

Non.

ANTONIA

Ne faites pas l'enfant. Maintenant que vous êtes ici chez vous, que vous pourrez venir quand vous voudrez, carillonner le jour et la nuit, et vous n'y manquerez pas, vous n'avez plus besoin d'une clef.

ARTHUR

C'est juste. Je n'ai plus besoin...

Il lui rend la clef.

ANTONIA,

bas, à Adèle qui est rentrée, tout en s'habillant.
Adèle, regarde-le. Tu ne le trouves pas changé ?

ADÈLE

Oh ! si, Madame, ce n'est plus le même homme.

ANTONIA

D'où venait cette lettre que j'ai trouvée sur ma table ?

ADÈLE

On m'avait tant priée de la remettre à Madame.

ANTONIA

Tu diras à M. Armand de ma part qu'il écrit très bien

ADÈLE

Madame veut-elle le voir ? Il est là, dans ma cuisine.

ANTONIA

Pourquoi me prévenir si tard ? Je ne peux plus maintenant.

ARTHUR

Que se disent-elles tout bas? (*S'approchant d'Antonia.*) Antonia, que disiez-vous à cette fille ?

ANTONIA

Je lui faisais la recommandation dont vous m'avez parlé.

ARTHUR

J'espère bien, Antonia, que vous ne me rendrez pas ridicule ?

ANTONIA,

à part.

Non, je me gênerai. (*Prenant une facture dans le tiroir de la table.*) Tenez, mettez ça dans votre poche, c'est la note de ma modiste ; vous me ferez penser à vous la redemander.

ARTHUR

Partons-nous ?

ANTONIA

Je vous suis.

Ils sortent par le fond.

Scène VII

ADÈLE, PUIS ARMAND

ADÈLE

Y a quelque chose, bien sûr, y a quelque chose ! On dirait que madame change son ménage. Je vais lui montrer l'appartement, au petit, il verra le reste un autre jour. (*Allant à la porte de droite et l'ouvrant.*) Entrez, Monsieur, entrez.

ARMAND,

après avoir regardé autour de lui.

Elle va venir ?

ADÈLE

Non, elle est sortie.

ARMAND

Sortie !

ADÈLE

Où, mais vous ne perdrez peut-être rien pour attendre. Madame a lu votre lettre qui a avancé vos affaires.

ARMAND

Je le crois bien. Une dépense pareille d'imagination. Je me suis fendu d'un sonnet.

ADÈLE

Quel âge pouvez-vous bien avoir ?

ARMAND

Vingt ans.

ADÈLE

Et c'est votre seule occupation de courir après les petites dames ?

ARMAND

Je fais mon volontariat.

ADÈLE

J'ai peut-être eu tort d'aider votre connaissance avec madame ; un garçon si jeune a si vite fait des sottises.

ARMAND

Des sottises ! Je ne perds pas de vue les conseils de ma tante, une vieille douairière qui m'a élevé de très haut : « À ton âge, mon enfant, me dit-elle bien souvent, on paye... de sa personne. » Elle a le mot leste, ma tante, comme toutes les femmes de l'ancien régime.

ADÈLE,

prêtant l'oreille.

Taisez-vous un peu. On vient d'ouvrir la porte. (*Allant à la porte du fond et l'entr'ouvrant.*) Tiens ! madame qui rentre ! Venez ici et tenez-vous derrière moi.

Ils se rangent au fond à gauche.

Scène VIII

LES MÊMES, ANTONIA.

ANTONIA,

elle entre précipitamment et se dirige vers le canapé.

Quel butor ! Quel imbécile ! Me faire une scène semblable, à ma porte, pour un ami qui me salue !
Elle ôte son chapeau et ses gants.

ADÈLE,

s'approchant.

À qui Madame en a-t-elle ?

ANTONIA

À qui ? Tu me le demandes ? À monsieur, qui est d'une jalousie et d'une violence insupportables !
Adèle fait signe à Armand de se montrer et sort.

Scène IX

ARMAND, ANTONIA.

ANTONIA,

l'apercevant.

Qui êtes-vous ? Que faites-vous ici ?

ARMAND

Entends la voix, ma belle,
Qui te dit : soit fidèle,
Soit fidèle à l'amour.

ANTONIA

Ah ! c'est vous, l'auteur de ces jolis vers que j'ai reçus. J'admets que vous m'envoyiez des vers, mais votre visite est au moins singulière.

ARMAND

La seconde le sera beaucoup moins ; il n'y paraîtra plus à la troisième.

ANTONIA

Il a de l'aplomb. Que me voulez-vous, Monsieur ?

ARMAND

Vous plaire.

ANTONIA

C'est bien difficile.

ARMAND

J'y arriverai.

ANTONIA

Il est assez fat. Et que comptez-vous faire pour cela ?

ARMAND

Vous aimer.

ANTONIA

Voilà ce que vous avez dit de mieux jusqu'à présent. Êtes-vous gai d'abord ?

ARMAND

Comme une bête !

ANTONIA

Etes-vous... tendre ?

ARMAND

Je vous le promets.

ANTONIA

Êtes-vous jaloux ?

ARMAND

Pourquoi jaloux ? Le jaloux, c'est l'autre. (*Elle sourit.*) Puis-je m'asseoir ?

ANTONIA

Non, Monsieur, non, vous ne pouvez pas vous asseoir. Le jaloux n'aurait qu'à entrer.

ARMAND

Vous me cacheriez. Où est la cachette, ici ?

ANTONIA

Il est complet. Vous dites des folies, Monsieur, mais c'est bien permis à votre âge.

ARMAND

À notre âge, Antonia.

ANTONIA

Eh bien ! vous m'appellez Antonia maintenant ! Soyez plus convenable ou je vais vous renvoyer.

ARMAND

Vous êtes surprise, Madame, de trouver tant d'ardeur, disons le mot, tant d'impatience dans un amour qui vous paraît bien jeune, et qui date pourtant d'une rencontre assez éloignée.

ANTONIA

Une rencontre. Racontez-moi cela.

Elle s'assied.

ARMAND

Vous souvenez-vous, il y a six mois à peu près, d'être allée au théâtre, à l'Odéon ?

ANTONIA

À l'Odéon ?

ARMAND

Oui. On y jouait un drame de l'Ambigu. Vous paraissiez très émue d'un accident arrivé à l'héroïne, en retrouvant peut-être le pareil dans votre existence. Devant ces jolis yeux mouillés de larmes, je me disais « Elle pleure, c'est bon signe. Les froids calculs de l'intérêt n'ont pas encore étouffé sa sensibilité. Je pourrai me présenter chez elle. Elle me demandera si je suis gai, si je suis tendre, mais elle ne me demandera pas autre chose. » Me suis-je trompé ?

ANTONIA

Non, mon ami, non, vous ne vous êtes pas trompé, et je vous suis reconnaissante de la bonne opinion que vous avez eue de moi. Mais cette histoire est-elle bien vraie ? Si elle était vraie, nous serions presque de vieilles connaissances.

ARMAND

Ah ! Antonia, vous êtes bien en retard avec moi.

ANTONIA

Taisez-vous, Monsieur, taisez-vous.

ARMAND

Il est sept heures, heure charmante, où la journée qui finit pour tout le monde commence seulement pour l'amoureux. Il tombe aux pieds de son idole et lui murmure cette douce prière : viens dîner avec moi.

ANTONIA,

prêtant l'oreille.

Relevez-vous.

ARMAND

Venez dîner avec moi.

ANTONIA

Relevez-vous donc. Vous n'entendez pas qu'on parle dans l'antichambre ?

ARMAND,

se relevant.

Je sais ce que c'est.

ANTONIA

Dites vite.

ARMAND

C'est lui, parbleu, l'autre (*elle se lève et se dirige vers la porte du fond, il continue*), le banquier, le marchand de soieries, le commissionnaire en vins, l'homme dans les huiles ; il est éternel, il arrive toujours au même moment.

ANTONIA,

à la porte du fond qu'elle a entr'ouverte.

Arthur ! (*Revenant précipitamment à Armand qu'elle entraîne vers la porte de gauche.*) Entrez là, Monsieur, et ne bougez pas.

Scène X

ANTONIA, ARTHUR.

ARTHUR,

embarrassé.

Bonjour, Antonia.

ANTONIA

Bonjour... et bonsoir.

ARTHUR

Vous me renvoyez ?

ANTONIA

Je ne vous retiens pas.

ARTHUR

C'est la même chose. Antonia ?

ANTONIA

Vous partez, n'est-ce pas ?

ARTHUR

Quand vous verrai-je ?

ANTONIA

Un jour ou l'autre.

ARTHUR

Est-ce une séparation que vous cherchez ?

ANTONIA

Une séparation! Les grands mots, tout de suite ! Une séparation ne me conviendrait pas en ce moment.

ARTHUR

Faisons la paix alors, et ne boudez plus pour un mouvement de colère que j'ai regretté aussitôt.

ANTONIA

Ne vous excusez pas, c'est inutile. Je ne désire pas d'explication. Je désire que vous me quittiez, que vous me laissiez seule. Mes heures de tristesse et de découragement sont à moi.

ARTHUR

C'est bien. Je vais partir. (*Tirant un papier de sa poche.*) Tenez, serrez cette facture, j'ai passé chez votre modiste.

ANTONIA,

après avoir inspecté la facture avec soin.

À l'avenir, vous attendrez pour solder mes fournisseurs que je vous en donne l'autorisation. Avez-vous appris quelque chose au moins chez ma modiste ?

ARTHUR

Appris quelque chose ?

ANTONIA

Oui ; vous n'avez pas essayé de la faire bavarder sur mon compte ?

ARTHUR

Sur votre compte ? J'étais beaucoup plus préoccupé du sien. J'aurais cru, Antonia, qu'une galanterie...

ANTONIA,

se montant un peu.

Quelle galanterie ? Vous vous croyez bien galant pour une méchante note que vous me rapportez acquittée. Je m'en moque bien, d'une note de plus ou de moins. Il ne manque pas de gens qui voudraient bien me payer, non pas une note, mais cinquante notes, toutes mes dettes.

ARTHUR

Elle m'ennuie. Ses dettes, son viager, on ne parle plus que d'argent ici.

ANTONIA

Apprenez, mon cher, à me connaître. Vous ne gagnerez rien avec moi à être jaloux et grossier, je vous en avertis. J'ai fait ce que vous avez voulu. J'ai congédié pour vous plaire un ami véritable, un homme comme il faut, un homme du monde, qui satisfaisait tous mes caprices et qui me témoignait une confiance absolue. Je ne l'ai jamais trompé...

ARTHUR

Antonia !

ANTONIA

Je ne l'ai jamais trompé. Prenez modèle sur lui ou le contraire pourrait bien vous arriver.

ARTHUR

Mais le contraire... c'est bien ce que je demande... le contraire. Antonia, vous oubliez...

ANTONIA

Je n'oublie rien, Monsieur, rien. Je sais ce que vous m'avez demandé et ce que je vous ai promis. Je ne vous ai pas promis de l'amour. L'amour est au-dessus de tous les arrangements du monde. Je ne me suis pas donnée non plus pour une sainte. Mon passé est assez connu, Dieu merci, et, si vous me cherchez querelle pour un ami qui me salue ou pour une carte que je reçois, nous aurons des scènes toutes les cinq minutes.

ARTHUR

Elle m'ennuie. Elle m'ennuie. Il ne s'agit plus d'un autre maintenant, elle me parle de tout le monde.

ANTONIA

En voilà assez, mais n'y revenez plus. Donnez-moi la main... et allez-vous-en.

ARTHUR

Comment ?

ANTONIA

Vous voulez rester, mon ami ?

ARTHUR

Certainement.

ANTONIA

C'est bien. Restez.

Elle le quitte, va au fond, enlève la table de jeu et la remet à la place qu'elle occupait à la première scène.

ARTHUR,

qui l'a regardée faire.

Oh ! le bésigue maintenant. (*Changeant de ton.*) Antonia ? (*Silence.*) Ma petite Antonia ?

ANTONIA

Je ne vous écoute plus, mon ami.

ARTHUR

Laisse-moi te dire un mot.

ANTONIA

À quoi bon ? Je ne vous répondrai pas. Asseyez-vous et coupez.

ARTHUR,

après s'être assis machinalement.

Antonia, j'ai fait une bêtise.

ANTONIA

Laquelle ?

ARTHUR

Nous étions plus heureux avant.

ANTONIA

Avant quoi ?

ARTHUR

Quand je n'étais pas seul.

ANTONIA

Il est trop tard, mon ami, j'ai fait ce que vous avez voulu. (*À Adèle qui vient d'entrer.*) Qu'est-ce qu'il y a, Adèle ?

ADÈLE

Monsieur est là, Madame ; il dit que Madame lui a écrit une lettre épouvantable ; il prie Madame de lui pardonner.

ANTONIA

Tu entends, Arthur ? Tu peux encore te raviser, si tu le veux. Que décides-tu ?

ARTHUR

Tiens ! Voilà ce que je décide. Chut !

Il se lève sans bruit et sur la pointe des pieds se dirige vers la porte de gauche.

ANTONIA,

courant sur lui.

N'entre pas. (*Elle l'arrête et le place de telle sorte que, la porte ouverte, il se trouve caché derrière; ouvrant la porte à Armand.*) Sortez, Monsieur ; ne dites rien, vous me perdriez.

Armand sort ; il traverse la scène en riant et gagne la porte de droite.

ARTHUR,

entrant à gauche.

Déjà !

ANTONIA,

à Adèle.

Fais entrer. (*Elle reprend sa place à la table de jeu, Alfred entre piteusement.*) Asseyez-vous, mon ami, je faisais des patiences en vous attendant.

FIN